

# AEGYPTUS, L'ÉGYPTE DE L'OCCIDENT

## Concept et représentation de l'Égypte dans la cartographie occidentale du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle

par Lucile Haguet

Docteur en histoire, Paris-IV Sorbonne. Chercheuse associée à la Bibliothèque nationale de France au Département des cartes et plans  
E-mail : lucile.haguet@gmail.com

À l'époque moderne, Égypte et cartographie vont de pair. Parmi les différents mythes fondateurs de la carte et de la géographie, plusieurs d'entre eux sont étroitement liés à la civilisation pharaonique. Ici, Isis enseigne la géographie à son fils Horus, selon le *Corpus hermeticum* ; là, la *Géographie de Ptolémée* est attribuée au pharaon de l'époque hellénistique, homonyme du géographe égyptien. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'article « géographie » de l'*Encyclopédie* désigne le pharaon Sésostris comme le premier cartographe. Mieux, le territoire égyptien aurait généré l'idée même de carte, non seulement parce que le schématisation presque idéal du Nil et des canaux semble préfigurer le tracé artificiel des méridiens et des parallèles, mais aussi parce qu'il constitue une surface annuellement vierge où la crue du Nil vient faire table rase de tout signe. Faute de bornes immuables, le nécessaire partage de la vallée en parcelles carrées de dimensions égales à l'aide d'instruments de mesure aurait donné lieu à la cartographie. C'est pourquoi Hérodote et Isidore de Séville font apparaître celle-ci en Égypte. La carte naît donc de l'Égypte, et réciproquement, le concept d'Égypte, tel qu'il s'est construit en Occident, s'est largement élaboré, selon nous, à partir de la géographie et de la cartographie.

Rappelons qu'à l'époque moderne, on sait encore bien peu de l'Égypte ancienne et guère plus de l'Égypte moderne. Hormis quelques récits de voyageurs, lesquels ne dépassent presque jamais le Caire<sup>1</sup>, la bibliothèque antique et les Écritures constituent l'essentiel des données disponibles. Or, dans les textes gréco-latins comme dans les épisodes bibliques, les informations concernant le territoire et la toponymie occupent une part primordiale. Ainsi, dès le XV<sup>e</sup> siècle, alors que les temples pharaoniques sont encore inconnus jusqu'à l'extrême fin du

XVII<sup>e</sup> siècle, que les hiéroglyphes demeurent impénétrables et que l'Égypte moderne reste très largement inexplorée, la carte ancienne, déjà densément couverte de toponymes, propose un espace structuré, matrice où ont pu venir s'organiser les connaissances acquises ultérieurement. Parmi les savoirs disponibles sur l'Égypte en Occident, la cartographie est donc l'un des plus précocement aboutis. C'est pourquoi nous postulons que les cartes constituent une documentation légitime et adéquate pour analyser le concept d'Égypte selon l'Occident, que nous avons appelé « Aegyptus » pour le distinguer clairement de l'Égypte réelle.

L'analyse proposée se construit de la manière suivante. Tout d'abord, la présentation du corpus cartographique est l'occasion de reconsidérer l'histoire de la construction du savoir sur l'Égypte. Puis, l'étude de la réception des cartes permet d'établir qu'elles reflétaient bien une conception de l'Égypte largement partagée. Cela montré, il devient possible, dans un troisième temps, de déconstruire le contenu de la carte afin d'en saisir la structure et la teneur ainsi que l'histoire de son élaboration. Or, il s'avère que ce contenu renvoie autant au pays cartographié qu'à celui du cartographe, de sorte qu'« Aegyptus » fait parfois référence à l'Égypte de manière assez lâche. La carte d'Égypte reflète volontiers les polémiques qui ont cours dans le pays du cartographe ainsi que les ambitions religieuses, politiques et commerciales de celui-ci, alors projetées sur le pays représenté. Cependant, si toutes les cartes constituent, à des degrés très variables, une accaparement du territoire symbolique de l'Égypte, ce constat n'implique pas que les plans réalisés n'aient pas eu de valeur savante ou que la vallée n'ait suscité que des curiosités intéressées.

<sup>1</sup> Seul le récit d'un Vénitien anonyme, qui relate un voyage en haute Égypte au XVI<sup>e</sup> siècle, fait exception. Resté manuscrit jusqu'à sa réédition en 1971 par Serge Sauneron, sa réception fut restreinte.

## Des cartes ptoléméennes de l'Égypte aux relevés de l'expédition de Bonaparte : historique d'un savoir en construction

Afin de ne pas perdre le lecteur dans les méandres d'une documentation trop dense, il paraissait nécessaire, dans un premier temps, de présenter le matériau étudié. La présentation risquait de constituer un paradoxe puisqu'elle impliquait d'établir des catégories là où elles n'apparaissent pas toujours très nettement dans les documents invoqués. C'est pourquoi il semblait préférable de s'appuyer sur des catégories élaborées à l'époque moderne, comme celles proposées par Didier Robert de Vaugondy dans l'*Encyclopédie*, même si l'article ne se fait pas l'écho d'une typologie stricte (Robert de Vaugondy 1751-1780). Les cartes y sont classées en deux catégories : la première rassemble les cartes anciennes et modernes selon un critère temporel et la seconde regroupe les cartes thématiques.

L'étude de la première catégorie donne l'occasion d'étudier le mode d'élaboration du savoir géographique et les modalités de son évolution. Dans le cas de la carte ancienne de l'Égypte, grâce à l'héritage de la bibliothèque antique, son tracé et son contenu toponymique s'avèrent dès le XV<sup>e</sup> siècle très aboutis, bien qu'aucun voyageur occidental n'ait posé le pied dans la plupart des lieux évoqués. La nature des informations cartographiées évolue selon les sources disponibles : mathématique avec la traduction en latin de la Géographie de Ptolémée (Aujac 1998, p. 16-17) vers 1406, encyclopédique au XVI<sup>e</sup> siècle avec les traductions de nombreux ouvrages de la bibliothèque antique, couverte de positions absolues au XVIII<sup>e</sup> siècle sous la double influence de la géographie de terrain réalisée par le missionnaire jésuite Claude Sicard (1676 ?-1726) (Sicard 1722) et la méthode d'érudition critique du géographe de cabinet Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782) (Anville 1765). Plus paradoxal est le dynamisme de la carte de l'Égypte moderne, dont les sources se cantonnent aux cartes marines, à quelques très rares cartes stratégiques et à quelques cartes de pèlerinage. Cette carte est souvent une adaptation du tracé antique de Ptolémée. Son contenu toponymique s'enrichit toutefois avec la publication entre 1550 et 1563 de la *Description de l'Afrique* du diplomate marocain Léon l'Africain (fig. 1). Enfin, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la cartographie moderne devient plus proche du terrain grâce à l'initiative de certains géographes « en chambre », comme Guillaume Delisle, lequel suscite

l'information en laissant des instructions aux voyageurs occidentaux auprès du consulat du Caire, ou encore avec l'émergence d'expéditions scientifiques, comme l'expédition danoise (1761-1762).

La catégorie thématique permet, quant à elle, de mesurer les fonctions et les enjeux qui sous-tendent la carte, même si ceux-ci demeurent parfois difficiles à déterminer de manière certaine. Les cartes sacrées et ecclésiastiques y tiennent une place majeure tandis que les cartes historiques n'apparaissent guère avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Quant aux cartes pratiques, elles sont absentes de la classification de Robert de Vaugondy, sans doute parce qu'elles sont déterminées par l'usage qu'en fait le lecteur plutôt que par le cartographe qui les trace. Parmi ces cartes, les plus malaisées à identifier sont les cartes voyageuses, rarement désignées comme telles et souvent absentes des bibliothèques. Et pour cause : l'étude a montré qu'elles consistent souvent en de fragiles copies manuscrites de cartes gravées, réalisées par les voyageurs eux-mêmes, comme on peut en trouver dans les archives du voyageur danois Louis-Frédéric Norden (1708-1742).

En filtrant les informations par la copie, le lecteur joue un rôle dans l'élaboration de la carte d'Égypte. Du reste, celle-ci constitue une « œuvre ouverte » selon l'expression d'Umberto Eco (Eco 1979) : à chaque consultation, le lecteur participe à l'achèvement de la carte en puisant dans un savoir préalable et partagé qui lui permet de faire la distinction entre savoir certain (Alexandrie) et savoir hypothétique (Thèbes). C'est donc à travers la réception des cartes et des pratiques de lectures que peut se révéler, en filigrane, la nature et le contenu d'une culture partagée sur l'Égypte en Occident.

### Aegyptus comme « concept compact » : analyse de la nature du concept occidental d'Égypte

Dès lors, il était nécessaire d'évaluer la réception et les pratiques de lecture des cartes. Elles seules légitimaient d'y voir l'armature d'une représentation de l'Égypte commune à la culture occidentale. Une telle étude de la réception semblait d'autant plus intéressante à mener que cette question, en histoire de la cartographie, est plus volontiers évoquée que traitée, car elle constitue une difficulté récurrente. En effet, peu d'indices signalent le degré de consultation des cartes, à l'exception, peut-être, de leurs pliures usagées. À défaut, le volume de publication peut témoigner de la diffusion des cartes. Or dès le XVI<sup>e</sup> siècle, copies, plagiat, traductions en langue verna-

culaire, éditions petits formats bon marché, attestent une abondante réception que confirme le contenu des manuels scolaires, étudiés sous l'influence des analyses de François de Dainville (Dainville 1966). Cette familiarité avec la cartographie de l'Égypte est entretenue à l'âge adulte par la fréquentation des atlas, mais aussi de la Bible et des récits de voyage. Le tracé du Nil n'était donc pas connu du seul cercle des amateurs de géographie. La réception des cartes d'Égypte se confirme par l'influence subtile qu'elle exerce sur le langage, l'art et la littérature. La géographie de l'Égypte est partout, chez Montaigne (Montaigne 1965, p. 618), dans la bouche de Don Quichotte (Cervantes 1988, p. 216), sous la plume de Mademoiselle de Scudéry et des membres de son salon lorsqu'est tracée la *Carte de Tendre* (1653-1654).

Le recours aux travaux de Roger Chartier (Chartier et alii 1997) fut également fructueux pour reconstituer les contours virtuels d'un lecteur à partir du document lui-même. Ce fut notamment l'occasion de remettre en question le rôle mnémotechnique de la carte mis en avant par les ouvrages de l'époque (Dainville 2002, p. 2 ; Dainville 1940, p. 341 ; Jacob 1992, p. 234 ; Besse 2003, p. 222 et 246 ; Lestringant 2003, p. 15 ; Rivière 1980, p. 83-91). Car en réalité, c'est la mémoire du lecteur qui est au service de la carte, plutôt que le contraire. Grâce à sa connaissance préalable de l'Égypte, le lecteur retrouve le sens des symboles condensés qu'il est capable d'actualiser (Eco 1985, p. 68) : il peut ainsi reconnaître le tombeau de Moeris mentionné par Hérodote à partir des pyramides représentées dans le lac Fayoum.

Si la carte capte l'image de la culture occidentale de l'Égypte à un moment donné, elle en reflète également la structure, dont elle constitue la transcription spatialisée. Or, dans la carte, l'Égypte selon l'Occident s'organise comme un cabinet de curiosités par la nature éclectique de ses merveilles<sup>2</sup> mises en scène et par son caractère à la fois didactique et ludique. Aegyptus ne se saisit pas à travers une définition classée et exhaustive, mais comme un emblème, mêlant temps, lieu et faune, flore, minéral, naturel, artificiel, où les frontières ne sont jamais rigides, uniquement conduites par les règles de l'accumulation merveilleuse. Cette variété fait deviner que l'Égypte de l'Occident ne se laisse pas aisément circonscrire.

En effet, si l'analyse d'un concept s'intéresse généralement en premier lieu au nom qui le désigne,

elle est brouillée à l'époque moderne par la démultiplication de l'onomastique. Celle-ci est la règle quelle que soit la contrée traitée, essentiellement parce que le savoir se construit à partir d'une exhaustivité rigoureuse (Besse 2003, p. 213). La même confusion apparaît dans les strates chronologiques. Cette atemporalité est d'autant plus forte qu'elle n'est pas caractéristique de la seule Égypte, mais des modes de pensée de l'époque moderne en général. Même l'image morphologique de l'Égypte échoue à se constituer : elle hésite entre l'Afrique et l'Asie, ses frontières se dissolvent dans le désert. Paradoxalement, son indétermination paraît mieux la définir qu'une construction typologique trop stricte.

## **Le cabinet égyptien : merveilles et emblème d'Aegyptus**

Puisque l'Égypte de l'Occident est représentée dans la carte sous la forme foisonnante du cabinet de curiosités, il s'agissait de parcourir ce dernier pour mieux en déconstruire le contenu et participer ainsi à en résoudre la complexité. Dans l'ensemble, l'Égypte de l'Occident y apparaît sous la forme d'un emblème extrêmement rigide et codifié, et pour cause : celui-ci fonctionne comme une allégorie, laquelle est opaque si ses lecteurs ne peuvent en déchiffrer le contenu. Même si les évolutions restent lentes, elles peuvent toutefois apparaître après des découvertes archéologiques importantes ou des changements politiques. Cet emblème, s'il s'inspire largement de la bibliothèque, s'élabore aussi sur la carte, véritable fabrique du lieu commun. Malgré leur stabilité, les merveilles y subissent une série de déformations dont les principales sont la transposition, la condensation, le dédoublement, la fiction étymologique. En outre, la réalité du pays peut déjouer le jeu d'équivalence entre l'état actuel de l'Égypte et le savoir préalable qui concerne l'Antiquité, ce qui suppose des aménagements. C'est pourquoi la carte se charge généralement d'élaborer des solutions pour restituer les singularités perdues ou pour en établir de nouvelles.

L'étude de la carte, si elle a permis de faire apparaître l'emblème d'Aegyptus dans sa globalité, met aussi l'accent, par nature, sur un imaginaire plus spécifiquement géographique. Parce que l'Égypte n'est pas connue dans le détail, elle autorise le développement d'une véritable topographie culturelle. Le porphyre, symbole impérial et dont la carrière était perdue, incarne le prestige de l'Égypte pharaonique plutôt qu'un détail géomorphologique. De même, l'importance accordée au tracé hydrographique est

---

<sup>2</sup> Sur les cabinets de curiosité et les merveilles, voir Daston et Park 1998 et Céard et alii 1986.

proportionnelle à l'importance culturelle du cours d'eau représenté plutôt qu'à ses dimensions sur le terrain. Si parmi ces singularités morphologiques, la plus célèbre est sans conteste le « grand et fameux Nil » (Lotter v. 1750), celui-ci ne doit pas occulter l'importance des autres merveilles liées à l'eau, comme le lac artificiel de Moeris ou certains canaux. Il faut leur adjoindre leur faire-valoir oxymorique, le désert, dont la représentation était alors considérée comme facultative (Aujac 2001-2002), à l'exception de ceux où se sont déroulés des événements dignes de mémoire. Cette restriction pourrait avoir été conçue pour l'Égypte tant sont nombreux les épisodes célèbres qui s'y sont déroulés : expédition d'Alexandre, Exode, et surtout retraite des ermites d'Égypte. Comme il existe très tôt une connaissance précise du paysage désertique égyptien, l'imaginaire du désert aride et sablonneux semble être né dans les cartes d'Égypte. Enfin, entre eaux et sables, les îles opèrent une synthèse. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, l'Égypte est comparée à une lagune (Bouloux 2002, p. 54-55). Or l'île est loin d'être un élément neutre de la géographie physique : c'est le lieu privilégié de la merveille et de l'utopie.

Aegyptus, cependant, n'est pas qu'une accumulation de merveilles. Elle se construit également à partir de jugements de valeurs, entre louange et vindicte, lesquels ne sont pas toujours dirigés vers l'Égypte en tant que telle, car dans les diatribes rhétoriques, « Égypte » est souvent employée comme métaphore. Pour les protestants, elle désigne l'Église romaine honnie. Finalement, plutôt que l'objet d'un débat, l'Égypte en est l'instrument.

## **Le portrait et le miroir : la carte comme représentation de l'Égypte et reflet de l'Occident**

La carte s'avère davantage un miroir tendu au lecteur occidental qu'un portrait de l'Égypte. Aussi était-il sans doute inévitable, dans une quatrième et dernière partie, de relire ces cartes sous l'angle critique d'Edward Saïd, selon lequel clichés égyptophiles et orientalistes alimentent le discours colonial (Saïd 1980, p. 45-64). Par exemple, l'antiquité de la civilisation pharaonique prédisposait beaucoup de savants à attribuer une origine égyptienne à la culture occidentale, et ceci d'autant plus aisément qu'il s'agissait déjà d'une croyance grecque. Les toponymes égyptiens, qui pouvaient contenir le nom d'un dieu, ont été transmis à l'Occident à travers leur équivalent grec. S'il assimile l'Égypte à la culture occidentale, cet effort continu qui lie territoire égyptien et toponymes gréco-romains constitue malgré tout le moyen d'en conjurer l'opacité en le rattachant à des noms

connus. Néanmoins, c'était aussi le moyen d'en récupérer l'aura et le mystère dans un dessein souvent politique. Ainsi, certains monuments égyptiens sont perçus comme des modèles grecs : c'est le cas du temple appelé Labyrinthe, compris comme l'original du labyrinthe de Dédale. Il ne suscite pas l'intérêt pour lui-même : c'est la « copie » grecque qui plaît dans « l'original égyptien ». Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle que des géographes comme d'Anville, ou des orientalistes comme Étienne de Quatremère, écrivent que la traduction des toponymes en grec empêche l'accès aux toponymes autochtones : elle leur apparaît comme une récupération nationaliste.

De même, l'occidentalisation des formes dans les cartes n'est pas neutre, d'autant que l'Égypte et ses symboles sont volontiers employés dans un sens métaphorique. Ainsi, de la pyramide symétrique et intacte du XVI<sup>e</sup> siècle aux pyramides ruinées du XVIII<sup>e</sup> siècle, on passe d'un sens esthétique et moral sur la vanité de l'existence humaine à celui de la vanité des empires, mais aussi d'un sens allégorique et philosophique à un sens pittoresque et politique qui se fait l'écho d'une critique des excès des régimes théocratiques. Toutefois, l'occidentalisation est également due à des habitudes persistantes de crayon et à une absence de référent authentique clairement identifié. D'ailleurs, les hommes de l'époque moderne n'étaient pas insensibles à cette « banalisation de l'indigène », selon l'expression de François Moureau (Moureau 1999, p. 138), si bien qu'icônes et allégories sont parfois ré-orientalisées : dans le delta, le tombeau du triumvir romain Pompée prend la forme d'une pyramide (Ziegler v. 1532). Il convenait donc de nuancer le point de vue de Saïd. Ainsi, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le *Plan de la bataille d'Aboukir gagnée par Bonaparte* de Vivant Denon (Denon 1990), le cartouche, qui dans les autres cartes d'Égypte constituait une sorte d'emblème orientalisant, ne se fait plus ici l'écho que de préoccupations occidentales et militaires. Dans ce cas précis, la conquête s'exprime donc par la disparition de toute esthétique orientaliste et même d'une identité orientale.

Enfin, la relation entre pouvoir et cartes, soulignée par John Brian Harley (Harley 2001), s'est également avérée primordiale. Les affaires religieuses s'y révèlent : la carte d'Égypte s'est faite le territoire symbolique d'affrontements théologiques, notamment entre protestants et catholiques. Les cartes protestantes qui représentent l'Exode évoquent aussi bien l'épisode biblique que leur propre fuite hors de leur « Égypte », c'est-à-dire l'Église romaine. La carte catholique française s'attache, quant à elle, en pleine révocation de l'Édit de Nantes, à défendre le

pèlerinage et le culte des saints (Fer 1696), tandis qu'en Europe se développe plus largement une cartographie encomiastique au service du rayonnement de l'Église romaine et plus particulièrement des missions.

La carte d'Égypte sert aussi une appropriation du territoire, symbolique ou non. En amont, elle suscite les projets d'invasion en soulignant l'intérêt économique de la vallée du Nil ou l'absence d'objections climatiques à l'installation d'occidentaux. Puis, elle peut les préparer sous la forme de cartes stratégiques. En 1321 déjà, Marin Sanudo réalise une carte du delta pour son ouvrage, le *Liber secretorum fidelium crucis*, destiné à convaincre la papauté de reprendre les croisades. Par la suite, ces projets s'appuient essentiellement sur l'élaboration de cartes stratégiques et notamment de cartes du port d'Alexandrie, première étape de la conquête de l'Empire ottoman. L'objectif était de cartographier les passes du vieux port, alors gardées secrètes. Enfin, après la conquête, la carte a encore un rôle à jouer : elle illustre les succès militaires. Souvent bon marché et largement diffusée, elle joue un rôle commémoratif. Mais si la carte est au service du pouvoir, l'inverse est aussi vrai, car une mission officielle offre des commodités qui peuvent faciliter des projets cartographiques officiels. Les savants ont su, à leur tour, instrumentaliser le pouvoir à leur profit.

La problématique de cette thèse visait à démontrer, tout en l'illustrant, que la cartographie est une source documentaire extrêmement féconde pour l'histoire culturelle, en offrant un éclairage différent

sur l'Égypte de l'Occident. Ce travail complète et enrichit les résultats des enquêtes réalisées sur l'art égyptisant ou sur les récits de voyages. Il redonne à la géographie tout son poids, hérité des sources gréco-romaines et des récits bibliques. Rendues plus évidentes par leurs représentations visuelles, les différentes merveilles géographiques comme les canaux, les îles, la carrière de porphyre, les sources, révèlent leur importance dans l'imaginaire occidental, importance qui existe aussi dans les textes, mais que la linéarité uniformisante du récit n'a pas toujours permis de repérer. Elles viennent s'ajouter au canevas formé par la toponymie et la topographie, espace défini et outil taxinomique par excellence depuis l'Antiquité, où le savoir est ordonnancé, puis infléchi. Ainsi, nous ne pensons pas forcer l'analyse en concluant sur le rôle matriciel de la géographie dans le développement du concept occidental d'Égypte. L'étude de l'évolution d'Aegyptus à travers les différentes pratiques de savoir mises en œuvre, comme la compilation de textes et de cartes, les liens de sociabilité noués avec des voyageurs ou encore la cartographie de terrain, conduit à relativiser la rupture opérée par la *Description de l'Égypte*. Celle-ci est l'héritière d'une longue tradition savante, dont elle est l'aboutissement autant que le renouveau. Après tout, son titre s'inscrit lui-même dans la lignée des grands ouvrages géographiques sur l'Afrique et l'Égypte, comme l'*Historiale description de l'Afrique* de Léon l'Africain, selon l'intitulé de l'édition française publiée à Lyon par Jean Temporal en 1556 ou, plus tard en 1735, la *Description de l'Égypte* de Jean-Baptiste Le Mascrier et Benoît de Maillet.

## Bibliographie

### Sources primaires

**Anville Jean-Baptiste**, 1765, *Aegyptus antiqua*,. Bibliothèque nationale de France, Département des cartes et plans, cote Ge DD. 2987 (10186).

**Cervantes Michel de**, 1988, *Don Quichotte*, traduction de l'espagnol par César Oudin, revue par Jean Cassou, Paris, Folio, 2 635 p. et 624 p. [1949].

**Denon Vivant**, 1990, *Plan de la bataille d'Aboukir gagnée par Bonaparte*, 1801, dans Vivant Denon, *Voyage dans la basse et haute Égypte*, Jean-Claude Vatin éd. sc., Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, collection des voyageurs occidentaux en Égypte, t. II, pl. 89. [1802].

**Fer Nicolas de**, 1696, *Carte de l'ancienne Thébaïde ou la carte générale des lieux habitez par les saints Pères des Déserts*, Bibliothèque nationale de France, Département des cartes et plans, cote Ge DD. 2987 (10498).

**Lotter Tobie Conrad**, v. 1750, *Le cours du grand et fameux Nil*,. Bibliothèque nationale de France, Département des cartes et plans, cote Ge F 2792 (Photographie).

**Montaigne Michel de**, 1965, *Les Essais de Michel de Montaigne*, Pierre Villey et Verdun-L. Saulnier éd. sc., Paris, Presses universitaires de France, 1389 p.

**Robert de Vaugondy Didier**, 1751-1780, « Géographie », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, p. 612-613.

**Sicard Claude**, 1722, *Carte de l'Égypte divisée en 58 nomes*, dans Claude Sicard, *Parallèle géographique de l'Ancienne Égypte et de l'Égypte moderne*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1982, fin du volume.

**Vénitien anonyme**, 1971, *Voyages en Égypte, années 1589, 1590, et 1591*, présentation et notes par Nadine et Serge Sauneron, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, collection des voyageurs occidentaux en Égypte, 325 p.

**Ziegler Jacob**, v. 1532, *Sinai et Horeb montes sancti in Arabia*, Bibliothèque nationale de France, Département des cartes et plans, cote Ge DD. 2987 (10400).

### Sources secondaires

**Aujac Germaine**, 1998, *La Géographie de Ptolémée*, Arcueil, Anthèse, 87 p.

**Aujac Germaine**, 2001-2002, « L'image du désert dans l'Antiquité grecque », *Geographica antiqua*, X-XI, Firenze, Leo S. Olschki, p. 13-24.

**Besse Jean-Marc**, 2003, *Les Grandeurs de la Terre : aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, Éditions de l'École normale supérieure, 420 p.

**Bouloux Nathalie**, 2002, *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV<sup>e</sup> siècle*, Turnhout, Brepols, 340 p.

**Céard Jean et alii**, 1986, *La curiosité à la Renaissance : actes de la deuxième journée d'études de la Société française des seiziémistes*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 135 p.

**Chartier Roger et alii**, 1997, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 522 p.

**Dainville François de**, 1940, *La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 565 p.

**Dainville François de**, 1966, « Les découvertes portugaises à travers des cahiers d'écoliers parisiens de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Les aspects internationaux de la découverte océanique aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles : actes du V<sup>e</sup> colloque d'histoire maritime, Lisboa, 14-16 septembre de 1960*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, p. 39-46.

**Dainville François de**, 2002, *Le Langage des géographes*, Paris, Picard.

**Daston Lorraine et Park Katherine**, 1998, *Wonders and the order of Nature*, New York, Zone Books, 511 p.

**Eco Umberto**, 1979, *L'Oeuvre ouverte*, Paris, Seuil, 314 p.

**Eco Umberto**, 1985, *Lector in fabula, le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Librairie générale française, p. 315.

**Harley John Brian**, 2001, *The New nature of maps, essays in the history of cartography*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 331 p.

**Jacob Christian**, 1992, *L'Empire des cartes, approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 537 p.

**Lestringant Frank**, 2003, *Sous la leçon des vents : le monde d'André Thevet, cosmographe à la Renaissance*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 471 p.

**Moureau François**, 1999, « Image et imaginaire dans l'illustration de la littérature de voyage », dans Mortier Roland éd., *Visualisation*, Berlin, A. Spitz, p. 127-138.

**Rivière Jean-Loup**, 1980, « La carte, le corps, la mémoire », dans *Cartes et figures de la Terre*, Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle, p. 83-91.

**Saïd Edward W.**, 1980, *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 392 p.

**Yates Frances Amelia**, 1975, *L'Art de la mémoire*, trad. de l'anglais par Daniel Arasse, Paris, Gallimard, 432 p. [1966]



Figure 1 : La nuova et copiosa decriptione di tutto l'Egitto, 1570.

Cette carte illustre le renouveau au XVI<sup>e</sup> siècle de la carte de l'Égypte moderne avec la diffusion de la Description de l'Afrique de Léon l'Africain.